



The Clock mode d'emploi

Des extraits de films qui affichent l'heure minute par minute 24 heures durant : **Christian Marclay** remonte son œuvre fascinante au Centre Pompidou. propos recueillis par Claire Moulène et Jean-Max Colard



Avec *The Clock*, Christian Marclay a obtenu le Lion d'or de la Biennale de Venise en 2011

Christian Marclay, *The Clock*, 2010 © The artist, photo Todd-White Art Photography, courtesy White Cube, London and Paula Cooper Gallery, New York

On n'a jamais autant regardé l'heure au cinéma. Pourtant, le film *The Clock* de Christian Marclay est tout sauf ennuyeux. C'est même un chef-d'œuvre virtuose, une rare expérience de vie et d'images : soit un film de 24 heures qui enchaîne quantité d'extraits de films où l'heure s'affiche à l'écran. Puisant dans tous les genres filmiques, jouant avec nos nerfs et notre rapport au temps, l'artiste américain Christian Marclay y porte à la perfection son art du montage et de la "partition vidéo".

On vous retrouve au Centre Pompidou avec *The Clock*...

Christian Marclay – "La cloque", comme je l'appelle, comme une cloque au pied... Car cette horloge tourne depuis tellement longtemps qu'il est difficile de s'en débarrasser ! J'aimerais avoir le temps de faire des choses nouvelles, mais c'est très agréable d'avoir une œuvre qui intéresse autant de monde.

A quand remonte le projet ?

L'idée m'est venue en 2005 lorsque je travaillais sur une "vidéo score", une partition graphique sous forme de vidéo, pour laquelle je voulais simplement indiquer une durée. En cherchant des images de films où l'on voyait l'heure, je me suis dit qu'il serait bien d'essayer de trouver toutes les minutes d'une journée et d'une nuit dans l'histoire du cinéma. Mais ça semblait un travail de dingue et j'avais peur de passer beaucoup de temps dessus, sans même savoir si c'était possible. En 2007, j'ai commencé à vivre à Londres, je n'avais pas d'atelier, je ne savais pas trop quoi faire et je me suis dit que j'avais peut-être seulement besoin d'un ordinateur. J'ai passé une année plutôt spéculative. Après quoi j'ai senti que le projet était réalisable.

Qu'entendez-vous par "spéculative" ?

Il faut chercher des images, voir ce que l'on trouve. Je n'étais pas sûr de la façon de relier tous ces fragments. Je n'ai pas pensé à la synchronisation tout de suite, j'ai d'abord imaginé montrer une heure après l'autre, dans une installation



Images extraites de Belle de jour et de Monte là-dessus

multi-écrans. J'ai aussi pensé en faire une pièce publique, dans une gare ou un aéroport, un endroit où l'on a en permanence besoin de savoir l'heure, où il faut passer le temps...

Qu'est-ce qui vous a décidé pour la forme d'un film unique ?

C'est venu assez naturellement, puisque c'est la forme idéale. Si le public est tant engagé, c'est qu'il est synchrone avec ce film. Chacun est constamment rappelé à l'heure qu'il est et doit alors gérer son propre temps : est-ce que je reste encore une demi-heure ? Est-ce que je suis en retard pour mon prochain rendez-vous ? Est-ce que je reviens ce soir ? L'histoire de chacun vient s'intégrer au film.

Comment avez-vous procédé pour la recherche de ces extraits de films ?

On commence avec ce dont on se souvient. Ensuite, j'ai engagé cinq ou six assistants que j'orientais vers des thèmes ou des genres, le western ou les films de Bollywood, par exemple... Il y avait un magasin de location dont on a visionné tous les films. A la fin, on ne faisait plus de distinction, on cherchait tout ce que l'on pouvait trouver de

nouveau. Cela pouvait passer par internet aussi, des sites qui recensent les liens entre le temps et le cinéma, ou un site de collectionneurs de montres qui en repéraient des quantités dans des films... Si je refaisais ce film maintenant, avec le téléchargement sur le web, la recherche serait différente. En somme, *The Clock* représente la culture filmique des années 2000, ce que l'on pouvait visionner à ce moment-là, à Londres, entre 2007 et 2010.

Vous avez commencé le montage alors que la recherche se poursuivait ?

Oui. J'ai créé vingt-quatre *timelines* sur le logiciel de montage Final Cut Pro. Les premières images étaient faciles à placer : à 3 h 10 du matin, il n'y avait rien avant ou après, et petit à petit ça a commencé à se remplir. Il fallait parfois tout recommencer pour placer telle nouvelle image affichant la minute d'après, voire jouer avec le défilement des secondes... Evidemment, à midi ou minuit, il y a énormément de choix. Par le montage, on peut créer une illusion de continuité avec d'autres éléments : des références, des effets de lumière, une situation, un décor...

“je ne suis pas un cinéophile. Sinon je n’aurais pas osé faire ça”

Et pour le montage son, étonnant de virtuosité ?

C’est de la postproduction, même si le son que l’on entend est exclusivement celui des films. J’ai d’abord travaillé sur un montage très basique, puis pendant quelques mois avec un sound designer. J’utilise le son pour lier les fragments. S’il y a un très bon son, par exemple à midi c’est assez flagrant avec *Le train sifflera trois fois*, j’utilise la bande-son pendant plus d’une minute. En fait, le projet a son origine dans le son : cette idée de mélanger des choses, je l’ai commencée avec mon travail de DJ ou de mélangeur sonore. J’ai toujours pensé que le son était une matière plus flexible que l’image : on peut créer des couches sonores à l’infini, ralentir un son, l’accélérer, alors que la manipulation de l’image est beaucoup plus perceptible.

Pour vous, est-ce une œuvre d’une immense cinéphilie ? Un hommage ?

Le cinéma est quelque chose que l’on partage tous plus ou moins. La dimension familière est très importante pour moi : même si on ne connaît pas le film, on connaît peut-être l’acteur. On a un drôle de rapport avec ces stars du cinéma, on ne les connaît pas et en même temps elles font partie de notre quotidien, on les voit à différentes époques, dans différents films, on les voit vieillir, rajeunir. Il est important que le public reconnaisse certaines images, c’est un déclencheur de mémoire. J’essaie toujours de créer une narration à travers ces fragments. Mais je ne suis pas un cinéophile, je suis un dilettante. Je vois des films mais je ne suis pas un obsédé, loin de là. Sinon je n’aurais pas osé faire ça.

Pendant la réalisation de l’œuvre, avez-vous développé une philosophie particulière sur la question du temps ?

Je viens d’atteindre la cinquantaine et ça crée un rapport différent au temps, bien sûr. Ensuite, à mes yeux, le temps et la musique ne font qu’un. La définition la plus radicale de la musique, c’est de dire avec John Cage que c’est juste une durée dans le temps. Voilà pourquoi ce film fascine tant : il nous laisse le temps de penser le temps. Parce qu’on n’est jamais complètement pris dans

une histoire, on a toujours une distance par rapport à ce qui se passe sur l’écran. Tandis qu’au cinéma, on est très manipulé, on est embarqué dans une histoire unidirectionnelle. Ici, il y a beaucoup de temps morts.

Vous êtes très attentif au dispositif de monstration de *The Clock*, avec des fauteuils spécifiques, des rideaux à l’entrée, etc. Pourquoi ?

Je ne veux pas diffuser *The Clock* dans une salle de cinéma standard parce que l’architecture y instaure un autre rapport social : on arrive tous ensemble, la lumière s’éteint, ça commence et puis à la fin on repart tous ensemble. On sait tous que c’est très embêtant quand quelqu’un se lève pour aller aux toilettes et que tout le monde est dérangé. Mais ici, il s’agit d’une vidéo que l’on peut commencer à voir n’importe quand, où il n’y a ni début ni fin. Je dois donc faciliter ces déplacements, les entrées et sorties des spectateurs dans la salle, et créer un espace qui permette un mouvement libre. Mais il faut aussi que ce soit confortable afin que le public puisse y passer du temps. Enfin, il y a le dispositif sonore, qui doit être bon. La vidéo est trop souvent mal présentée dans les musées.

Votre film pose la question très contemporaine des droits, du copyright. Comment l’avez-vous gérée ?

J’espère que le film ne pose pas cette question. Mais on se la pose bien sûr. Je l’ai ignorée parce qu’il aurait été insensé et impossible d’obtenir les droits. En Amérique du Nord, on est protégé par le *fair use*. En France, c’est le droit de citation. Mais pour être en règle ici, il faudrait que j’indique toutes les sources. Je n’ai pas voulu le faire, ça deviendrait autre chose. Mais je rigole en pensant que ce sont tous ceux qui n’apparaissent pas dans *The Clock* qui vont me faire un procès pour y être ! ■

The Clock jusqu’au 2 juillet au Centre Pompidou, Paris IV^e, centrepompidou.fr.
Présentation exceptionnelle en accès libre, 24 heures sur 24, le 21 juin à l’occasion de la Fête de la musique et le 2 juillet.

A partir du 4 juillet au Centre Pompidou-Metz, centrepompidou-metz.fr